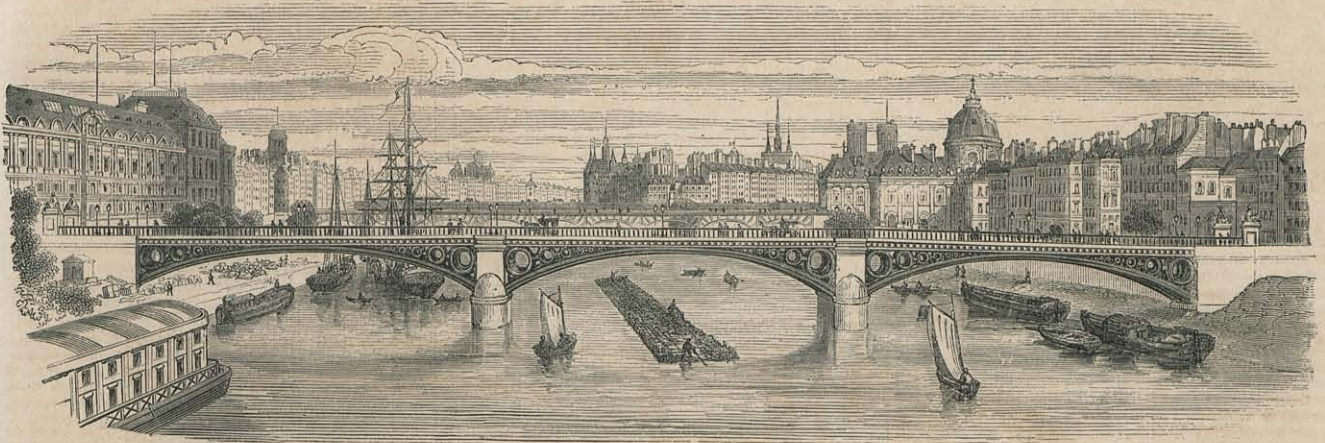


L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

22 DÉCEMB. 1855.



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Prix de chaque N^o, 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.
 Elats-Rom. et roy^{me} des Deux-Siciles, par trim., 13 fr. 75 c.

N^o 669. — Vol. XXVI. — Bureaux : rue Richelieu, 60.
 Vu les traités internationaux, les éditeurs se réservent le
 droit de reproduction et de traduction à l'étranger.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.
 Id. la Belgique, — 11 fr. 25 c. — 22 fr. 50 c. — 45 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Courrier de Paris. — Chronique musicale. — Les pèlerins de la Mecque. — La flotte française passant le Bosphore. — Comment finissent les poètes (suite). — Œuvres choisies de Sénèque. — Beaux-Arts : Souvenirs d'un spiritualiste. — Un nouvel atlas de géographie. — Voyage du *Cygne*, de Lyon à Constantinople. — Les îles des Princes et le camp des prisonniers russes. — Revue de l'industrie. — Les mines d'or de la Guyane. — Album des boiseries sculptées de Notre-Dame de Paris. — Bibliographie. — Exposition de la Compagnie des Indes de Paris.

Gravures : Camp de Sefer-Pacha à Batoum. — Ponton des prisonniers russes à Constantinople. — Campement des pèlerins de la Mecque, à Alger. — La flotte française dans le Bosphore. — Réception des restes de l'amiral Bruat à Toulon. — Cortège funèbre de l'amiral à Paris. — *Le Cygne* sous le pont de Galata; abordage du *Cygne* par le navire autrichien *l'Impératrice*. — Les îles des Princes; le kief dans les îles des Princes; camp des prisonniers russes sur l'île de Prinkipo. — Les vitrines de l'Exposition de dentelles de la Compagnie des Indes. — Carte des placers de la Guyane. — Rébus.

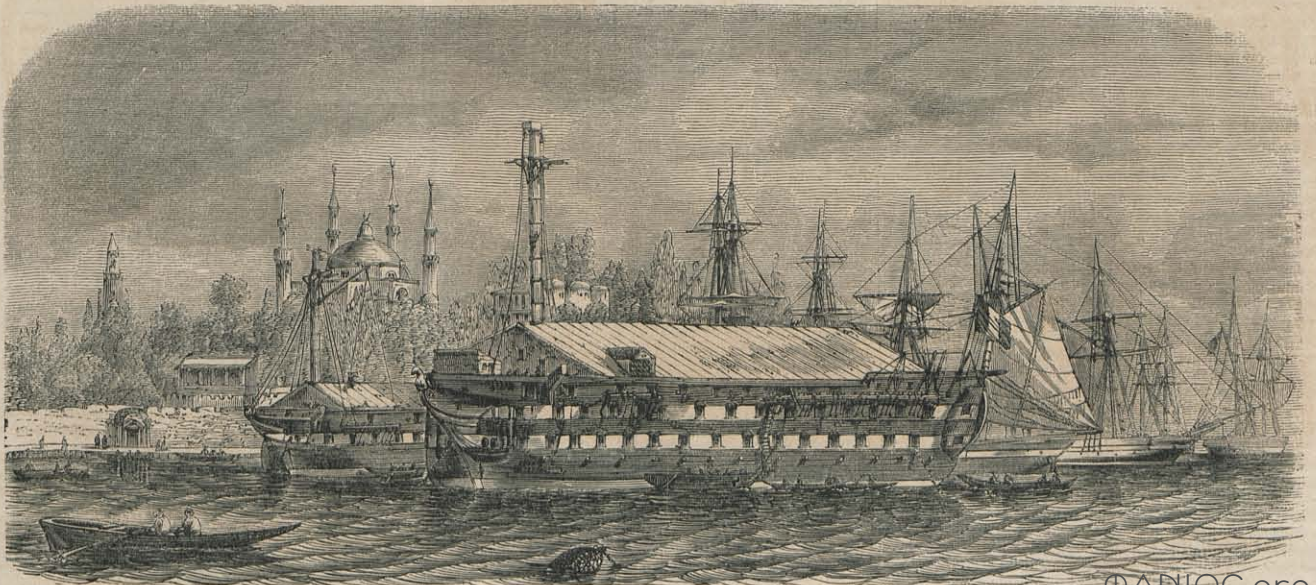


Camp de Sefer-Pacha, à Batoum.

Histoire de la semaine.

Les nouvelles de Crimée sont toujours à peu près aussi nulles, et pour les résumer nous emprunterons simplement au *Journal de Constantinople* le résultat de ses correspondances depuis le 27 novembre.

« Depuis quelque temps déjà les opérations ont été suspendues, et il semble qu'une trêve tacite ait été conclue de part et d'autre. Les Russes, préoccupés, comme nous, des rigueurs de l'hiver qui s'avance, et convaincus aujourd'hui que les grandes opérations sont remises au printemps prochain, dégarnissent leurs lignes de défense et concentrent la plus grande partie de leurs troupes sur Baktchi-Seraï et sur Siméropol, où elles vont prendre leurs quartiers d'hiver. Leurs corps d'armée de Belbek se trouvent donc à -



Pontons servant à caserner les prisonniers russes blessés, dans le port de Constantinople.

jourd'hui, grâce à ces mesures, considérablement réduits; quant à nous, nous avons toujours au moins 150,000 hommes tout prêts à leur être opposés, en cas d'agression, sur notre ligne d'attaque de la Tchernaïa; mais il est peu probable que nos ennemis veuillent renouveler l'engagement d'Inkermann.

« Pour le moment il serait difficile de chercher des nouvelles ailleurs que dans les préparatifs de toute nature qui ont trait à l'hivernement des troupes et des flottes. Chacun s'organise de manière à n'avoir à souffrir aucune des misères de l'hiver passé. La cavalerie anglaise, qui a perdu beaucoup de chevaux il y a un an, grâce aux froids et surtout à la difficulté de les nourrir, faute d'emmagasinement suffisants, a quitté déjà en grande partie Balaklava.

« Il ne restera dans cette position que le 11^e hussards, autour duquel viennent se grouper successivement tous les petits détachements qui représentent à Balaklava les régiments absents.

Les doutes sont à peu près évanouis sur le sort de la malheureuse ville de Kars, quoiqu'il n'ait pas encore été annoncé d'une manière officielle; une dépêche de Saint-Petersbourg, du dimanche 15, ne laisse guère l'espoir que son héroïque garnison ait pu résister aux horreurs de la famine. Voici en quels termes la reddition de la place est annoncée par la dépêche russe :

« La ville de Kars s'est rendue le 28 novembre au général Mourawieff. Vassif-Pacha, huit autres pachas, ainsi que le général Williams et toute la garnison, ont été faits prisonniers de guerre. »

Il serait absurde de récriminer, mais on doit déplorer que depuis le temps que l'on connaissait la situation déplorable des défenseurs de la forteresse, il n'ait pas été possible de ravitailler la place, ou du moins d'opérer une diversion qui eût reculé sa perte et l'eût peut-être sauvée.

L'opinion publique, s'inspirant de l'avis des différents journaux, est toujours partagée entre la paix et la guerre. Cependant une tendance vers la paix s'est manifestée de presque tous les points de l'horizon. Les journaux anglais, qui jusqu'à présent ont été très-partisans de la guerre à outrance, se laissent entamer et gagner par des espérances peut-être chimériques. Un seul document nous paraît de nature à jeter quelque lumière sur les négociations pacifiques, c'est une lettre adressée au *Constitutionnel* par son correspondant de Vienne. L'auteur de cette lettre commence à rappeler en quels termes avait été posée, dans les conférences de Vienne, la question relative à l'interprétation de la troisième garantie exigée de la Russie. A cette époque, la France et l'Angleterre s'étaient entendues pour proposer à l'Autriche une alternative, dont les deux termes étaient la neutralisation de la mer Noire et la limitation des forces navales de la Russie dans cette même mer. Nous ne reviendrons pas sur la manière dont ce troisième point avait été interprété par les puissances occidentales. L'hésitation montrée par l'Autriche fit abandonner le système de neutralisation, et la délibération porta presque exclusivement sur la limitation des forces navales de la Russie dans la mer Noire. Suivant le correspondant, le cabinet autrichien charge son représentant à Paris de remettre au comte Walewski une note dans laquelle l'Autriche, par des considérations tirées de la situation actuelle, recommande l'adoption du système de neutralisation de la mer Noire comme le plus propre à réaliser la troisième garantie. Les deux puissances occidentales, se retrouvant ainsi au milieu de leurs premières idées, ont accepté avec satisfaction ces ouvertures, et l'on peut conclure que la base d'une parfaite entente entre les trois puissances alliées du 2 décembre se trouve rétablie sur le point capital : la troisième garantie. Dès lors il ne resterait plus qu'à déterminer les moyens par lesquels la réalisation de ce but sera poursuivie. Il est bien entendu que cette version est à la charge du correspondant du *Constitutionnel*, et que nous ne la reproduisons que comme une satisfaction pour les esprits qui depuis un mois voient la paix dans toutes les démarches de certains personnages et dans tous les on dit qui courent les salons et les colonnes des journaux allemands. Et puis enfin, il faut bien dire quelque chose pour la hausse ou pour la baisse.

D'un autre côté, un journal semi-ministériel, le *Morning-Post*, dit savoir de source authentique que le comte Esterhazy a quitté Vienne, le 16, pour se rendre à Saint-Petersbourg, porteur des propositions de paix suivantes :

Exclusion de tous les bâtiments de guerre dans la mer Noire. Démantèlement des places fortes situées sur les côtes de cette même mer. Renonciation de la Russie au protectorat des Principautés, ainsi qu'à tous les anciens droits d'intervention dans les Etats du Sultan. Cession de la partie de la Bessarabie sur laquelle se trouvent les bouches du Danube.

Jamais, ajoute le *Morning-Post*, document ne fut plus clair et plus net; on n'admettra pas de réponse évasive. On prétend que l'Autriche, dans le cas où son ultimatum serait repoussé, rappellerait son ambassadeur de Saint-Petersbourg. En tout cas, on peut compter sur la réception d'une réponse d'ici à trois semaines. Attendons donc encore trois semaines, et veuille le ciel que de tant d'espérances il ne résulte pas que des déceptions !

Une lettre de Redout-Kalé donne les détails suivants sur l'état des troupes commandées par Omer-Pacha :

« Il est probable que nous resterons à Redout-Kalé pendant l'hiver, car malheureusement la campagne de cette année semble terminée. Ce n'est pas que le Serdar, ses généraux et ses troupes manquent du courage nécessaire pour la continuer, car les troupes sont pleines d'enthousiasme et se feraient couper en morceaux pour le Serdar; mais l'armée manque complètement de matériel, de voitures de train, de pontons, d'outils, etc., sans lesquels il lui est impossible d'avancer. On nous a envoyé, il est vrai, trente charpentiers avec un grand nombre de matériaux de construction, mais ce sont principalement des charpentiers qui étaient néces-

saires pour élever des pontons, car le bois ne manque pas. Le peu de pontons dont dispose Omer-Pacha ne suffirait pas pour établir des communications entre les divers corps de son armée sur les petites rivières qu'on aurait à traverser en pénétrant en avant. En outre, la plupart des canots dont on dispose sont l'œuvre des indigènes, et tellement lourds et grossiers qu'on aurait les plus grandes peines à les transporter par terre, les routes n'étant guère plus solides que la terre des champs.

Si l'armée n'arrive pas à pénétrer cet hiver même jusqu'à Kutais, elle ne le pourra guère au printemps, car au commencement de mars toutes les rivières débordent et inondent la plus grande partie de la route de Kutais. Nous ignorons si nous resterons à Redout-Kalé; cette localité est en effet très-malsaine et remplie de marais. »

Une lettre de Balaklava annonce une modification fort importante dans l'armée anglaise.

Désormais les troupes anglaises, en Crimée, seront divisées en deux corps distincts et placés chacun sous le commandement d'un officier général. Ces deux corps relèveront néanmoins de la direction suprême du commandant en chef de l'armée expéditionnaire en Crimée, le général Codrington.

Les officiers appelés au commandement de ces deux corps sont sir Colin Campbell et le lieutenant général sir William Eyre, dont la réputation est depuis longtemps connue.

Cette modification, conforme à la composition de l'armée française, a été motivée par le désir du gouvernement de S. M. Britannique de récompenser les longs services de ces deux généraux.

Les distinctions auxquelles viennent d'être appelées sir Colin Campbell et sir William Eyre ont provoqué dans l'armée anglaise une approbation unanime.

La médaille commémorative de la défense héroïque de Sébastopol a paru. Elle est d'or pour les officiers, et d'argent pour les soldats. Elle porte l'inscription suivante sur l'une des faces : « Donné à la brave armée, en souvenir éternel de l'immortelle défense de Sébastopol, » et sur l'autre face : « Par LL. MM. H. Nicolas, dont le souvenir est impérissable, et Alexandre II. »

Le procès des ministres danois, remis plusieurs fois pour des causes de maladie, puis pour des raisons de procédure, devait commencer définitivement, le 15, devant la haute cour de justice. Une nouvelle dépêche annonce que les débats sont renvoyés au 12 janvier prochain. Les accusés sont au nombre de sept. Tous sont accusés d'avoir, sans le consentement de la Diète, disposé des deniers de l'Etat, ce qui constitue, suivant l'acte d'accusation, le crime de haute trahison.

Les Cortès d'Espagne ont terminé, le 14 décembre, les débats sur la constitution.

La *Gazette de Madrid* publie un décret royal qui promulgue la loi relative aux étrangers, votée par les Cortès. Les principales dispositions de la loi garantissent l'inviolabilité du territoire espagnol pour tous les étrangers et leurs propriétés; toutefois, si un gouvernement étranger demandait, avec des raisons fondées, l'internement d'un de ses sujets habitant une ville frontrière, le gouvernement espagnol pourra fixer sa résidence à une distance plus éloignée, en rendant compte de cette mesure aux Cortès.

PAULIN.

Courrier de Paris.

Ce sombre hiver ne sera donc pas aussi noir qu'on le faisait, puisque notre monde en travail vient d'enfanter toutes sortes de divertissements. Aussi bien la dernière semaine de décembre n'est-elle pas la semaine des premières soirées, des premières danses, des premières romances?... mais laissons-là une vieille ritournelle qui a précédé trop souvent notre lever de rideau. Les longues nuits d'hiver, ces nuits à n'en plus finir présagent du bonheur *idem*, et, si vous regardez notre semaine par cette optique de l'espérance, vous y verrez autant de belles choses que le célèbre Vestris en voyait dans son fameux menuet.

On veut d'abord, — et nous ne demandons pas mieux, — qu'en considération du carnaval qui sera court, les donneurs de bals précipitent leurs préparatifs et hâtent leurs opérations. Ces dames dont la coquette somnolence se remettement sur le pied de guerre, et de tous les côtés on a dénoncé l'armistice. Encore une fois vous aurez et même vous avez déjà la danse financière, la danse aristocratique, la danse de la petite propriété. Nous glisserons à la hâte sur le parquet des grâces, car depuis la première soirée dansante qui fut donnée à la reine de Saba par le plus magnifique monarque de l'Orient, ces détails bibliques ont bien vieilli, et la question est épuisée, comme on dit. Le moyen d'ailleurs de trouver dans tous et chacun de ces divertissements particuliers l'étoffe d'un événement public, à moins que la charité ne soit de la partie, et elle en sera. Stimulée par les circulaires des bureaux de bienfaisance, cette fille du ciel s'est mise aussi en robe de bal, et voilà plusieurs jours que le bienfait sous forme de plaisir, ou le plaisir sous forme de bienfait, est semé par coupons dans les quartiers de la ville. N'est-ce pas ce soir même que le huitième arrondissement se tremousse au bénéfice des pauvres dans la salle de l'Opéra? et ceci n'est que le premier anneau d'une chaîne de dames patronesses, car il va sans dire que les autres arrondissements brûlent d'imiter ce louable exemple. Dans cette distribution d'aumônes avec accompagnement de polkas, il faudra bien faire une part également abondante aux salles d'asile, aux crèches, aux colonies de charité, à toutes les souffrances et à toutes les misères. On va donc user à outrance du bal qui sanctifie; mais voulez-vous, Mesdames, vous assurer des indulgences pénitentes, eh bien! il vous sera beaucoup pardonné, si vous avez beaucoup... quêté. Si la postérité s'étonne du nombre incroyable d'orphelins que Paris légue annuellement aux hos-

pices, elle devra dire du moins que ces abandonnés retrouvèrent bien vite plusieurs mères. Leur Providence aujourd'hui s'appelle *tombola*. Le fonds de ces loteries charitables se compose de colifichets et autres objets ouvrages par des mains féminines, d'une valeur intrinsèque à peu près nulle, et ils n'en sont que plus convoités, vu que le prix du billet est facultatif, et que ces dames le fixent elles-mêmes, tant pour les indifférents, et tant pour les favoris : ce dernier chiffre est généralement énorme. Tel de ces lots a défrayé parfois des tirages innombrables, tant la charité est ingénieuse à multiplier ses ressources; tel autre aura secouru l'infortune d'un orphelin unique, ce qui a dû rendre ce petit malheureux aussi riche que l'Antony de M. Alexandre Dumas.

Remarquez qu'au nombre des distractions dont le moment présent est rempli, on ne vous parle pas du bal masqué, lequel traîne ses oripeaux dans les coulours de l'Opéra. Il n'est plus à la mode, et la mode consiste précisément à n'y plus aller. Enfant chéri de la belle et bonne compagnie d'autrefois, sa naissance fut une féerie, à quoi bon le déclarer pour la six-vingtième fois? Les parfums, la soie, le velours, la beauté masquée, l'esprit à visage découvert, la galanterie pudique, ah! que de biens perdus, insupportables enfant! Et puisqu'on veut bien nous demander des pays les plus lointains si ce spectacle burlesque mérite d'être vu, nous répondons que ce n'est pas la peine de se déranger. Vous voudriez, Madame et Monsieur, jouir simplement du coup d'œil qu'offre l'intérieur de ce pandémonium? mais ce n'est pas aussi simple que vous croyez : figurez-vous, pour en finir, que l'entrée est une escalade, qu'à l'intérieur vous êtes au milieu d'une razzia, et bienheureux si vous vous tenez sains et saufs de la sortie, qui est une déroute. Encore une fois, chez monsieur Strauss, — puisque Strauss il y a, — le plaisir, c'est le bruit; les jambes sautent, effet de violon; les têtes démenagent, effet de champagne! Mais ici et là, et là-bas encore, on est plus collet-monté, et les amphitryons épouvent sévèrement leurs hôtes. Les soirées de cent personnes reprennent faveur, selon l'exemple donné l'autre jour, c'est-à-dire l'autre nuit, par M. le comte de..., dans son hôtel du faubourg Saint-Honoré. Assez et trop longtemps cet autre temple du goût fut ouvert à la muse comique et à la foule de ses amateurs à pied; maintenant, pour être admis dans le sanctuaire, on exige de l'impétrant quelqu'un de ces trois titres : de grandes fonctions, un grand nom ou une grande renommée. Un autre raffinement du meilleur goût nous semble encore plus digne de mémoire : il y a eu samedi concert chez M. de M., qui sait aussi choisir son monde, et qui possède l'art plus difficile de le divertir; et dans ce concert se sont fait entendre toutes les personnes invitées, toutes, excepté les exécutants, c'est-à-dire que le bruit des causeries particulières étouffait le bruit des instruments. N'est-ce pas original et très-bien imaginé pour le véritable agrément de la société? car enfin la musique, ainsi qu'on l'a fort bien dit, ne doit être la que l'accessoire. Elle n'y est pas une étude et ne saurait y tenir lieu d'un spectacle. Et pourquoi changer ce plaisir en fatigue pour l'auditeur bénévole que vous condamnez à un silence forcé de plusieurs heures, sous prétexte que M^{me} X. gémit admirablement son grand air : *Se m'abbandona*! ou que M. Z. tourmente le piano à ravir.

Les circonstances académiques donnent quelque relief aux soirées d'une dame d'esprit, qui passe, à tort ou à raison, pour susciter des candidatures. Etoile assés radieuse encore, quoique un peu flanée, d'une pièce médiane on l'on compte pas mal de nébuleuses, l'aimable doyenne donne volontiers à ses seurs en poésie un thé sacré de leur littérature; mais il ne faudrait pas lui attribuer avec les badauds l'idée d'une innovation dont le prospectus commence à courir le monde. On y réclame au nom des femmes leur droit au fauteuil, ou plutôt la création en leur faveur d'une sixième classe de l'Institut, et le fondateur officieux en trouverait aisément les titulaires. La France posséderait donc, sans s'en douter, quarante muses dignes de l'immortalité; et cependant l'ingénieux auteur de *l'histoire du quarante-et-unième fauteuil* n'a pu, malgré sa bonne volonté, en découvrir plus d'une trentaine dans tous les temps, à commencer par Louise Labbé, la muse lyonnaise du seizième siècle, et pour finir par M^{me} de Girardin, la muse de la patrie au dix-neuvième. Selon M. Arsène Houssaye, trois femmes célèbres ouvrirent autrefois une académie en face de l'Académie française, dont elles faillirent fermer les portes : c'était l'académie des beaux-esprits, à l'hôtel Rambouillet; celle des précieuses, chez M^{me} de Soudry; et l'académie galante, chez Ninon de Lencloux. « Cela ne doit-il pas suffire à la gloire du sexe tout entier? Croyez-moi, disait une femme de lettres à sa confrère, les hommes sont trop jaloux de leurs moindres privilèges pour nous admettre jamais au partage, et le seul moyen que nous ayons d'être académicienne, c'est d'épouser un académicien. » Je ne comprends pas d'ailleurs que tant de gens d'esprit ne guérissent pas très-vite de l'ambition d'être de l'Académie, en voyant que la plupart des vrais immortels y sont entrés malgré elle et malgré eux.

Combien d'autres *cancons* à recueillir dans cette semaine, si ce n'était qu'ils datent de l'autre! Trop heureux encore si l'on avait la ressource des inscriptions, et s'il était possible d'en user; « mais n'allons pas, disait un ancien, révéler à la galerie le jeu du voisin quand tout le monde joue cartes sur table. » Personnons nous bien que la plupart de nos lecteurs savent déjà ce que nous avons la présomption de leur apprendre. Paris n'est-il pas la grande place publique de la France, et même de l'Europe? Quelle est l'anecdote, — même l'anecdote d'hier, — qui n'ait pas accompli déjà son voyage autour du monde? Entrez dans ce salon, ouvrez ce journal, prêtez l'oreille à la conversation des gens qui convertissent le mieux : quelle charmante causerie! c'est un cliquetis de mots aussi rayonnants que ceux de Voltaire, de Chamfort, de M^{me} de Staël, car ils viennent d'eux. Et les jolies nouvelles, les moins piquantes de les



Campement, à Alger, des pèlerins revenant de la Mecque.

ne visait point à la science. Mais il avait bien mieux que la science. La nature lui avait donné ce qu'elle refuse parfois aux plus savants, de l'invention mélodique, de la grâce et du charme. Homme d'esprit d'ailleurs, et homme de cœur, il laisse à ceux qui l'ont connu un regret profond et durable, et l'on pardonnera, je l'espère, à la *Chronique*, de répéter aujourd'hui ce que le *Courrier de Paris* a déjà dit il y a huit jours, et de s'associer à des sentiments qu'il a si bien exprimés.

G. HECQUET.

P. S. L'éditeur Lemoine vient de publier un *Album pour le piano*, qui se distingue par une idée nouvelle. Jusqu'à présent l'album de ce genre était un recueil de morceaux d'un seul et même auteur, de M. tel ou tel ; celui-ci se compose de morceaux de plusieurs auteurs différents : MM. Ascher, Gutmann, Lysberg, Rayna et Wehle ont concouru à l'œuvre. Au lieu d'un seul vin tiré d'un même tonneau, l'acheteur aura un assortiment de vins provenant de différents crus et des plus renommés, de ceux qui flattent le plus le goût des vrais gourmets.

Les pèlerins de la Mecque.

Le port d'Alger présentait, dans le courant du mois dernier, le spectacle souvent décrit, mais toujours curieux, du retour des pèlerins de la Mecque. On n'est pas un vrai croyant si on n'a pas accompli, une fois dans sa vie, ce pieux pèlerinage. Beaucoup le font chaque année afin de trafiquer, sous prétexte de remplir un devoir religieux. C'est un trait des mœurs musulmanes, surtout parmi les Arabes.

Les deux navires qui viennent de mouiller dans le port d'Alger ramenaient les dévots de cette dernière espèce ; ils apportaient des tapis, des étoffes, des chapeliers bénits et des armes assez riches ; mais la douane les attendait, et, sans égard pour l'origine de ces précieuses reliques, et peut-être aussi en prévoyance de leur destination possible, elle fit main basse sur les armes et sur la poudre, et le tout fut confisqué et transporté au bureau. Ceux qui n'appartenaient pas à la province d'Alger, n'ayant pas encore débarqué leurs marchandises, s'empressèrent de regagner leur navire, et firent voile vers un port plus hospitalier.

Quant aux pèlerins des provinces d'Alger, ils furent parqués dans des hangars appartenant à la douane, afin d'acquitter les droits que l'on prélève sur les objets de commerce autres que les armes confisquées ; là ils attendent les acheteurs, car, pour la plupart, il leur serait impossible de payer les droits avant d'avoir vendu leurs marchandises. Ces hommes, presque tous vieux, exténués de fatigue, enveloppés dans leurs burnous jadis blancs et neufs, couchés sur la terre et dormant du sommeil du juste ; d'autres en groupes, préparant le couscous, d'autres, plus civilisés, déchiquetant des choux jusqu'au trognon et se préparant à faire la soupe, et cela gravement, sans rien dire : — voilà le tableau.

Quelle différence avec nos réunions ! Il y avait là de deux cents à deux cent cinquante personnes, et vous auriez, comme l'on dit en France, entendu une souris trotter.

Dans un autre groupe ce sont des hommes fumant et échangeant par intervalle quelques mots ; plus loin, d'autres pliant leurs marchandises, puis enfin les moins fatigués se dirigeant vers la porte, afin d'aller chercher les provisions et tâchant de dérober quelques menus objets au regard scrutateur du douanier en faction.

En parcourant ces différents groupes, je me dirigeai vers les hangars, et j'aperçus, sous un amas de burnous, de tapis, de toiles, quelque chose qui me regardait : c'était un échantillon de la plus belle moitié du genre kabyle, allaitant son enfant, espèce de petit singe, grêle et chétif comme sa nourrice. Cette femme était la presque nue, laissant apercevoir sa poitrine maigre et décharnée, et s'inquiétant fort peu de ce qui se passait autour d'elle.

La nuit venue, tous ces hommes se groupèrent auprès des restes fumants de leur maigre festin, et vous ne distinguez plus de formes ; c'étaient des sacs de toile que l'on aurait jetés pêle-mêle ; ils attendaient ainsi le lendemain pour tâcher d'écouler les marchandises en leur possession, afin de retourner dans leur montagne, en revêtant peut-être au bon

ORKIDÉ

GAILDRAT.

Passage du Bosphore par la flotte.

Constantinople, 29 novembre 1855.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous adresser un croquis du passage du Bosphore par la flotte française revenant de Crimée, 12 novembre. Le paysage, dessiné à l'aise de ma fenêtre, est consciencieux et de la plus grande exactitude. Je ne pense pas que l'on ait jamais pris de vue de ce point, accessible jusqu'à présent aux Turcs seuls. J'ai été obligé de prendre trop lestement la flotte à son passage. Le nom des navires, porté à la légende, les désignera à Le Breton, qui, les connaissant tous comme sa chambre, leur donnera les allures et la mâture réelles, que j'ai, du reste, déjà rendues de mon mieux pendant ce rapide passage. — Le vapeur de l'ambassadeur, allant de Térapia, résidence d'été de notre représentant, à Péra, s'est mis à la tête du cortège, qui, aidé du courant du Bosphore, a défilé majestueusement entre Péra et Scutari. Chaque vaisseau a salué de 21 coups de canon le Sultan, dans son palais de Scheragan. Quand le vaisseau amiral français a passé devant le vaisseau amiral anglais à l'ancre, il a été salué spontanément de sept hourras par celui-ci, qui avait échelonné ses hommes sur les haubans et le long des vergues. Les hourras ont été immédiatement rendus par les français, qui avait envoyé, en toute hâte, son équipage dans ses hautes œuvres.

Veuillez agréer, Monsieur, etc.

J. JACQUOT,

Médecin-major à l'hôpital de Péra, Constantinople.

Comment finissent les poètes.

(Suite. — Voir les numéros 665, 666, 667 et 668.)

Mais laissons là Cotin un moment, bien assurés que, suivant sa promesse, il reviendra. Au bout de deux semaines, Grandjean, inquiet de ne pas voir arriver le *Phare des lettres*, alla s'informer chez le concierge, où il apprit que la *Revue* avait suspendu sa publication. Frappé au cœur, il monta aux bureaux et y trouva trois jeunes gens occupés à boire une canette, tout en fumant leur pipe avec majesté. En entendant le bruit de ses pas, ils voulurent, mais en vain, dissimuler dans l'ombre le vase accusateur : ils ne réussirent qu'à renverser un verre, dont le contenu roula sur le plancher. Son propriétaire le regarda d'un air de désespoir, mais il ne s'en rangea pas moins stoïquement avec ses collègues devant la table, de manière à intercepter les regards de l'intrus. Grandjean avait bien envie de rire, mais il n'osait.

« M. Blanquette, s'il vous plaît, demanda-t-il.

— « Il est sorti, Monsieur, répondit une voix superbe de basse-taille.

— « Je venais lui demander, reprit mon ami, s'il est vrai que la revue ait cessé définitivement de paraître.

— « Mais, Monsieur, cela n'est pas du tout décidé. On est en train de faire des changements dans l'administration (réponse que Grandjean trouva non moins sublimine que le *phare* encore du rédacteur de la *Trompette*).

— « A la bonne heure. J'avais envoyé à M. Blanquette un sonnet et une élégie.

— « Comment donc ! un collègue ! dit la basse-taille. Couvrez-vous, Monsieur, je vous prie. Voulez-vous prendre un verre de bière avec nous ? Entre confrères...

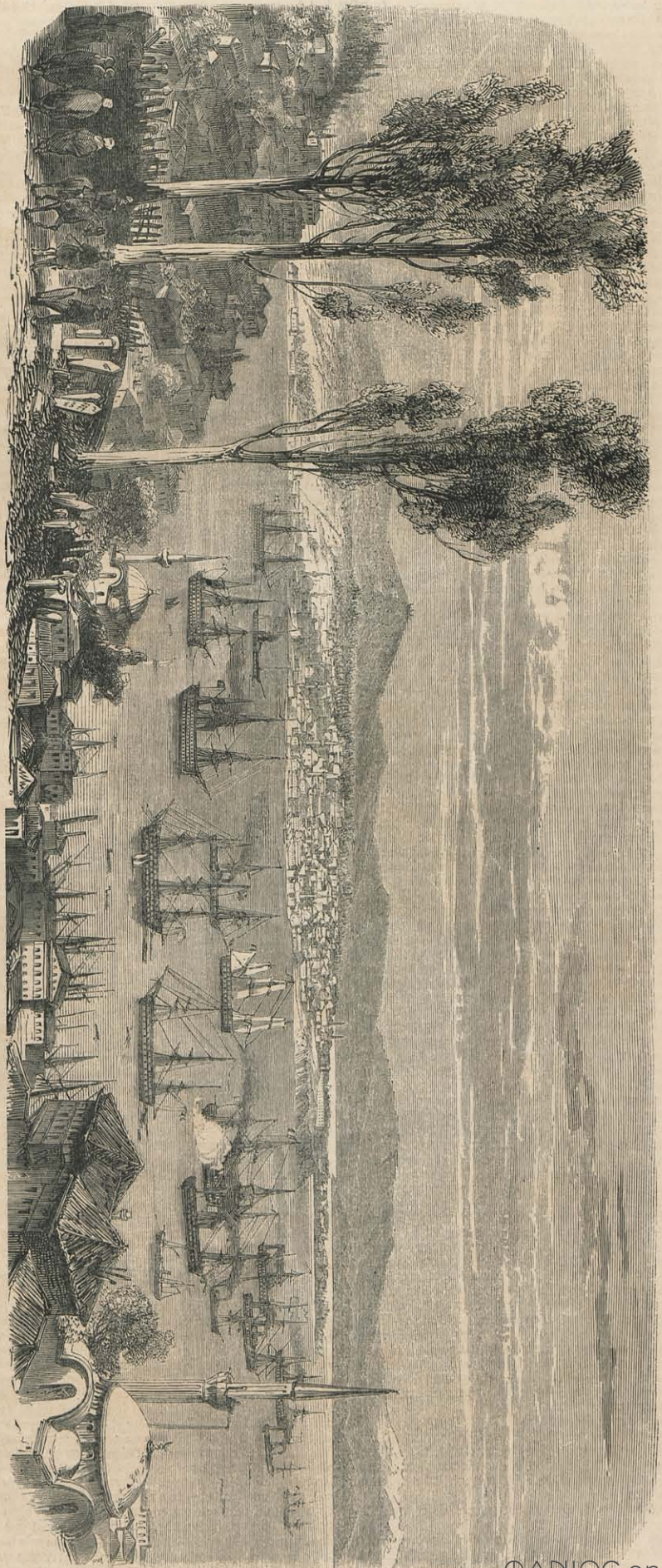
— « Merci, » répondit Grandjean ; car, dans un mouvement maladroit, l'imprudente basse-taille avait démasqué la canette, dont les flancs étaient vides, et mon ami, qui, malgré ses distractions, ne manquait pas, comme je l'ai dit, d'une certaine perspicacité, avait prévu qu'en acceptant il se condamnait à la remplir lui-même. Il eût accepté pourtant, si l'existence du *Phare* ne lui avait paru des plus problématiques. Mais dans l'état précaire où se trouvaient ses finances, il ne voulait pas semer sans espoir de récolte.

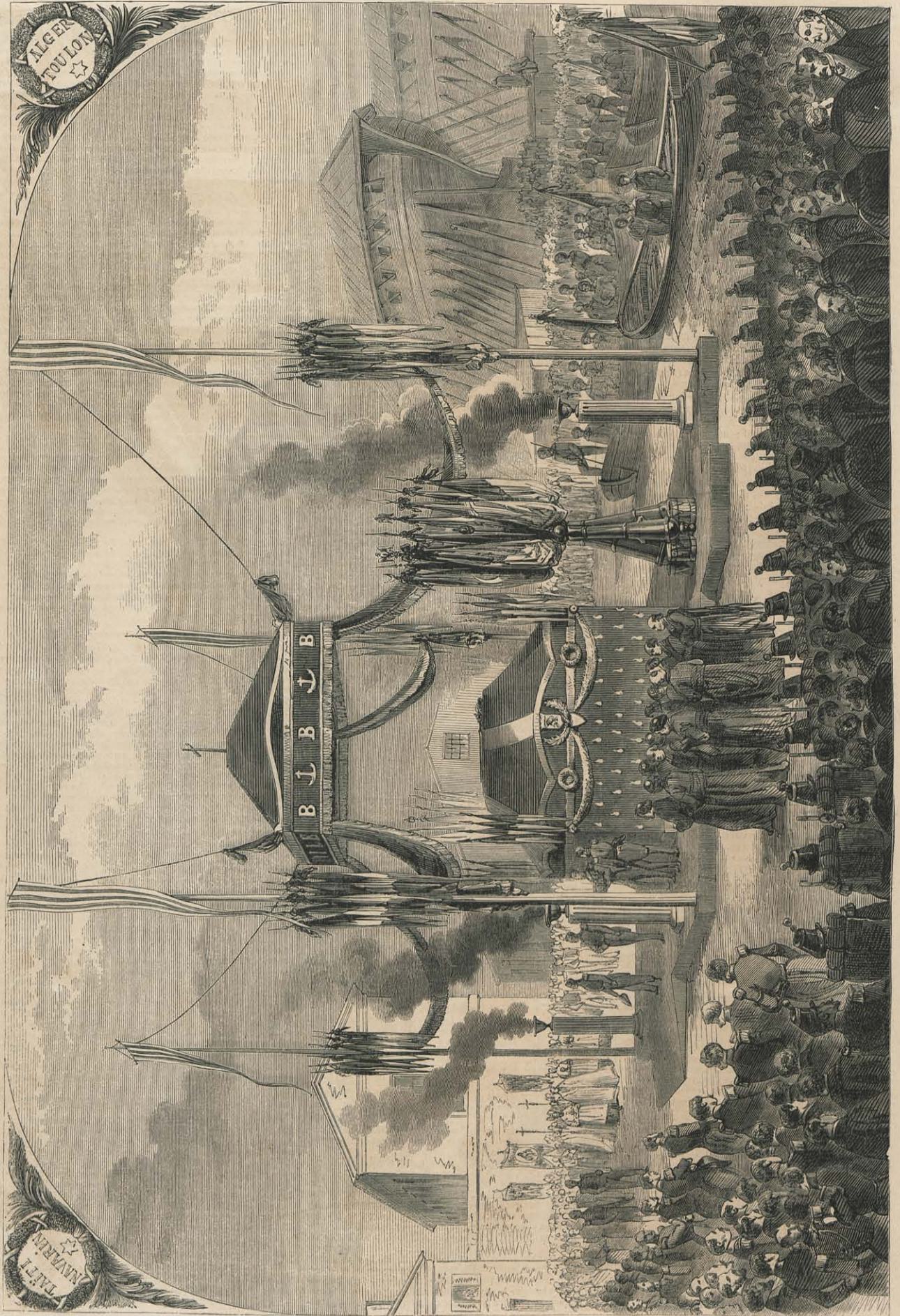
Les choses en restèrent là pendant quelques mois ; puis mon ami se mit à réfléchir derechef. Après tout, se dit-il, je ne vois pas ombre d'argent, et, tout poète qu'on soit, il faut vivre ni plus ni moins qu'un prosaïque bourgeois. J'écris dans le *Précurseur*, c'est vrai ; je suis un des rédacteurs importants de la *Trompette*, c'est encore vrai ; j'en retire beaucoup d'honneur, sans doute, et des relations superbes dans le monde littéraire ; mais en définitive, ce n'est pas une position. Si je m'adressais aux grandes revues qui payent ? Puisque toutes les autres m'ont admis du premier coup, et que le directeur de la *Trompette*, un critique grave et inflexible, a trouvé mes vers charmants, peut-être m'admettront-elles aussi. »

Il écrivit donc aux grandes revues. Sur quatre lettres, il reçut une réponse, conçue dans les termes les plus bienveillants, qui lui demandait quelques vers comme échantillon. Grandjean crut enfin toucher le but. L'embarras était de choisir parmi cette multitude de vers qui tous le sollicitaient également. Enfin, après de longues fluctuations, voici le parti auquel il se décida.

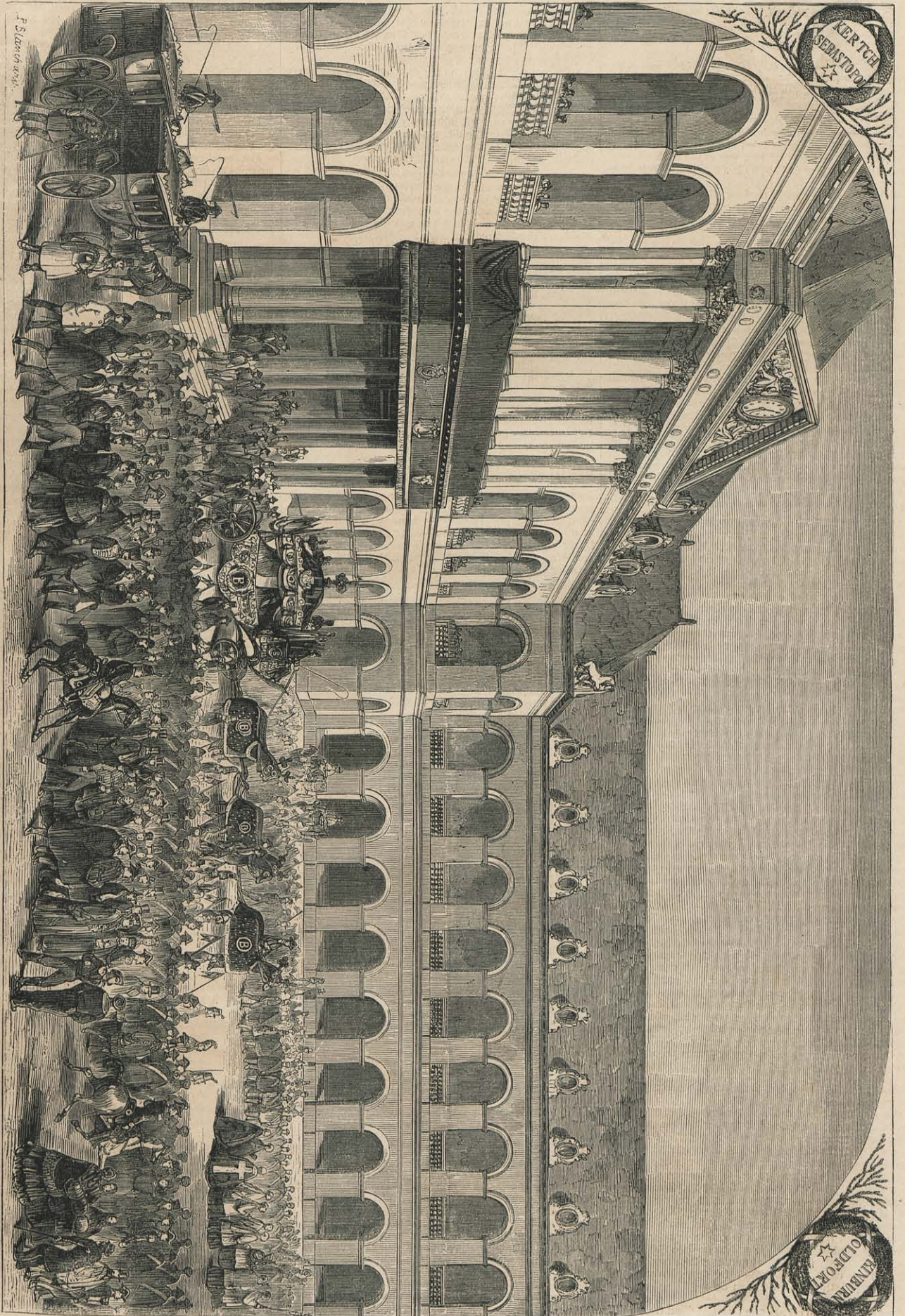
L'année précédente, il avait commencé un drame gigantesque, en cinq actes, longs chacun comme une tragédie tout entière, avec prologue, épilogue, intermèdes et chœurs d'ombres. C'était une œuvre philosophique, symbolique et humanitaire, où le lyrisme se mêlait au style de l'épopée, où s'entraouvaient à chaque page les perspectives flamboyantes de l'Apocalypse, où chaque personnage était une personification, où chaque figure se posait en mythe et revêtait une expression fatale. Ce drame était son ouvrage de prédilection, son *monumentum ære perennius* ; il n'y touchait qu'avec le respect de Pygmalion pour sa statue, de l'initié pour ses redoutables mystères ; il n'y rêvait qu'avec un saint tremblement, il n'en parlait qu'en phrases laconiques et profondes ; j'étais le seul du reste à qui il en eût dit quelques mots. Cette œuvre portait un titre étrange et monumental : la *Coupe humaine*. Il avait déjà fait le prologue tout entier, qui renfermait environ douze cents vers, léchés mot par mot, avec la sage lenteur qu'a recommandée Boileau, et copiés sur un beau cahier, avec de grandes marges pour recevoir ses corrections sans cesse renouvelées. Il résolut donc

La flotte française passant le Bosphore, entre Scutari et Constantinople, le 12 novembre 1855. — D'après un croquis du Dr Jacquot.





Réception des restes de l'amiral Bruat, sur le port de Toulon. — D'après M. Lethaire.



Cortège funèbre de l'amiral - n. 1, à sa sortie des Invalides, à Paris.

Passage du bateau à vapeur *le Cygne* sous le pont de Galata, à Constantinople.

le Cygne avait constamment trois lames sous le plan, sans tangage ni acculement, et pouvait même naviguer vent arrière sans trop de fatigue.

Après avoir doublé le cap Matapan, le point le plus inquietant de l'itinéraire, le capitaine Magnan, par le travers du golfe de Nauplie, vint mouiller à Hydra, le 4 septembre. Il touchait au Pirée le 5; jaloux de faire flotter pour la première fois le pavillon français dans un passage où jamais n'avait paru le drapeau tricolore, le capitaine s'engageait dans le détroit fermé de Colchis, et passait, sans accident et sans avarie, aux acclamations des Grecs, beaucoup plus sympathiques et plus obligeants que ceux de Zante et de Corfou, une sorte d'écluse maritime que nul matelot étranger n'avait encore franchie.

Enfin, après avoir relâché à Oreos, à Volo, aux Dardanelles, à Gallipoli, *le Cygne* débouchait dans la Corne d'Or, le 20 septembre à minuit; la traversée avait duré vingt-six jours, dont sept et demi seulement consacrés à la navigation.

A peine arrivé, M. Magnan se mettait à la disposition de l'intendance française; dans Péra et Galata, il n'y avait qu'une voix pour le féliciter d'un succès presque merveilleux, dont les conséquences immédiates préoccupaient tous les esprits clairvoyants. *Le Cygne* exécuta, par ordre et en plein jour, dans la mer de Marmara et dans le Bosphore, les évolutions les plus démonstratives, et les manœuvres les plus dangereuses, comme complément d'expérience.

Rien ne saurait exprimer l'étonnement, la stupeur, pour ne pas dire l'épouvante des Levantins, lorsque, lancé à toute vapeur contre le pont de bateaux de Galata, il enfla sans encombre l'arche étroite réservée aux caïks. Les spectateurs croyaient à une catastrophe imminente; on tremblait pour le pont et pour le navire; puis on vit tout à coup la cheminée mobile s'abaisser, et *le Cygne* reparait gracieusement dans le bassin de l'arsenal lui-même. — En résumé, cette entreprise, réputée si téméraire, était menée à bonne fin; *le*

Cygne, affrété par l'Etat, faisait le service journalier de l'île des Princes, où il conduisait des détachements de prisonniers russes, des bestiaux et des vivres pour le camp, lorsqu'un matin (8 octobre) un gros navire autrichien venant de Trieste mit fin aux destinées aventureuses de ce pauvre bateau de rivière dépaycé, qui jamais plus ne débarquera ses joyeux voyageurs aux foires de Montmerle, et qui, laissant à la surface des eaux le pavillon tricolore, n'a pas voulu se séparer de son Lion, symbole héraldique de la seconde ville de France.

Au moment de l'abordage, il y avait plus de trois cents passagers à bord du *Cygne*. Par son sang-froid et son énergie, le capitaine Magnan leur a sauvé la vie; sa belle conduite en cette circonstance éminemment critique a été appréciée par une commission de marine internationale. Il ne nous appartient pas d'émettre un jugement quelconque sur les manœuvres et les intentions du capitaine autrichien, auteur du sinistre; la justice informe. Nous dirons seule-

Abordage du *Cygne* par le navire autrichien *l'Impératrice*.



Les îles des Princes, à Constantinople.

ment qu'à voir le capitaine Magnan maîtriser les terreurs, dominer le tumulte et ramener à la pointe du sérail un bateau coupé en deux parts, privé de son gouvernail, on a compris pourquoi, sur le Parana, cet intrépide marin a pu organiser et commander la flottille de guerre de Rosas. MARTIN-REY.

Les îles des Princes ET LE CAMP DES PRISONNIERS RUSSES.

Un peu avant de se resserrer entre le promontoire de *Kadi-Keui*, où les maisons de plaisance et les jardins se disputent une étroite languette de terre rongée par la vague, et la fameuse pointe du Sérail, des murs duquel on ne voit plus tomber dans les flots des sacs d'où s'échappaient des soupirs humains; un peu avant cette passe, au delà de laquelle commence le Bosphore avec toutes ses féeries orientales, la mer de Marmara se parseme d'un groupe d'îles riantes: elles dorment sur les eaux comme des nénuphars, et s'épanouissent sans se flétrir au soleil chaud d'O-



Le kief dans les îles des princes.

rient, dont elles défient les trop vives ardeurs, grâce aux brises rafraichissantes de la mer. Ce groupe ne se trouve pas précisément sur le trajet des navires qui vont des Dardanelles à Stamboul: séjour de la paix et des plaisirs, il repose, loin du courant tumultueux du commerce et des affaires, sur la nappe tranquille d'un petit golfe auquel Chalcedoine, la ville du fils de Chalcos, a donné son nom dans l'antiquité.

Les îles des Princes sont au nombre de sept. L'une d'elles est le domaine mystérieux où je ne sais quel heureux de ce monde, pacha turc, grand seigneur grec ou arménien, confine ses plaisirs, cache ses voluptés et parque son charmant troupeau d'odalisques; nouvelle Caprée, moins les crimes, où s'épanouissent autant de femmes que de fleurs, où l'on entend le soir autant de soupirs que de murmures du vent, où un indiscret Actéon pourrait voir, entre les rochers du bord, des corps blancs sur lesquels se joue la vague bleue, et où la barque qui rase le rivage aperçoit, entre les arbres, des feredgés (1) aux brillantes couleurs, passer et repasser derrière le voile tremblant des feuillages, comme des colibris et des aras se jouant dans

(1) Manteau des femmes turques.



Camp des prisonniers russes sur l'île de Prinkipo. — D'après les croquis de M. le Dr Jacquot.

Compagnie des Indes, semi-belge, semi-française, dont les trois fabriques : l'une à Bruxelles, l'autre à Alençon, l'autre à Chantilly, sont centralisées à Paris et mises réellement tous les trois en rapport direct avec l'acheteur.

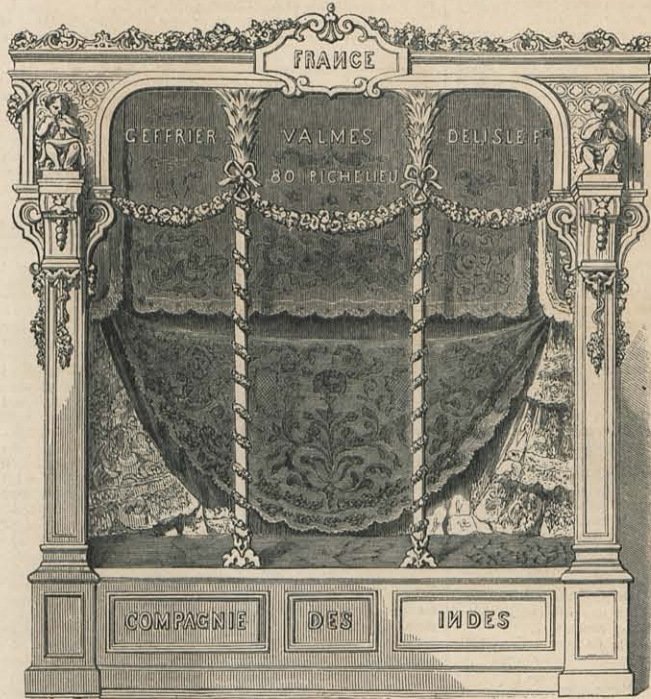
Là est un progrès des plus intéressants et digne de l'attention de tous les esprits sérieux. De cette façon, supprimant le coûteux intermédiaire du marchand de gros et du marchand de détail, le prix de vente est diminué de plus d'un tiers, sans que le salaire de l'ouvrier soit abaissé d'un centime.

En outre, cela au point de vue de l'art, le fabricant subit directement l'influence de la femme élégante, de la femme de goût qui conseille, qui retouche, qui imagine même, et qui finit parfois, sans plus de dépense qu'auparavant, par porter, non plus une dentelle d'un dessin banal, une dentelle d'assortiment, comme l'on dit, en quelque sorte une lithographie plus ou moins heureuse, plus ou moins vulgaire, qu'elle reverra partout, mais presque un petit tableau de maître.

Ces façons artistiques, dans lesquelles s'engage une des

plus grandes maisons de Paris, sont trop rares dans l'industrie pour ne pas être vivement encouragées. Le jury du reste, par une médaille de première classe, a rendu justice au caractère tout exceptionnel et tout nouveau de ce travail. Bien que la fondation date de deux ans seulement, la première place est acquise aux trois fabriques de dentelles de la Compagnie des Indes, qui possède déjà dans l'Inde, depuis plus de quinze ans, la plus importante fabrique de cachemires de la province de Lahore.

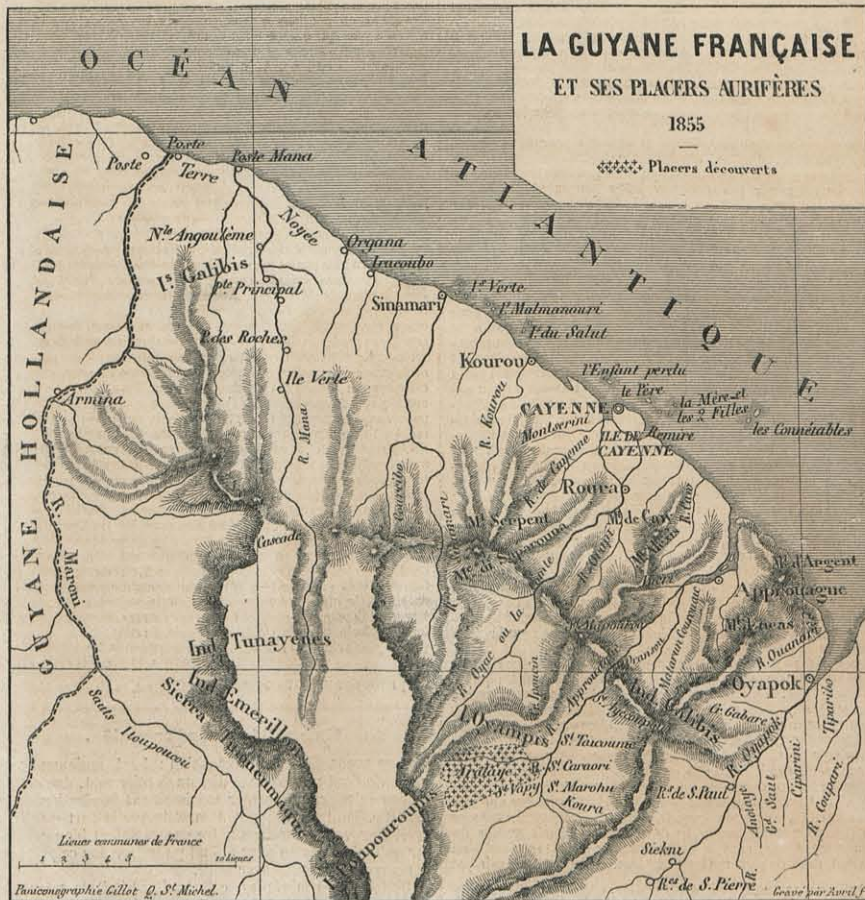
GABRIEL FALAMPIN.



Exposition des dentelles des fabriques d'Alençon et de Chantilly, de la Compagnie des Indes. (Médaille de 1^{re} classe.)

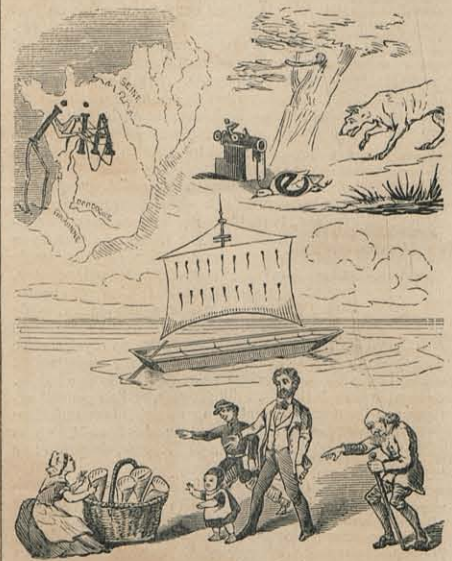


Exposition de la fabrique de Bruxelles, de la Compagnie des Indes. (Médaille de 1^{re} classe.)



Voir l'article à la page précédente.)

Rébus.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS.

C'est au milieu de la grandeur qu'on trouve orgueil et petitesse

AVIS.

Messieurs les abonnés sont priés de vouloir bien adresser d'avance le renouvellement de leurs abonnements, afin d'éviter les retards dans l'envoi du journal.

On peut se procurer au bureau de L'ILLUSTRATION des collections complètes et des volumes, ou cahiers mensuels ou numéros séparés pour compléter des collections.

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste à l'ordre de M. Armand Lechevalier, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger.

Pour l'Allemagne, l'Autriche, la Prusse et la Russie, on peut s'abonner par l'entremise des directeurs des postes de Cologne et de Sarrebruck.

PAULIN.